

### **L'abandon de *L'Aigle de Tolède* interpelle les observateurs et fait débat**

En dehors des rares témoignages en prise directe sur la course, la narration *a posteriori*, longtemps après les faits, par les journalistes de la presse écrite et les chroniqueurs autoproclamés spécialistes du cyclisme sur le renoncement de « l'Aigle de Tolède », s'avère être un bon exemple de la dérive médiatique faite d'imagination, d'interprétation et de fiction.

Pour des impératifs de gros tirage, Emilien Amaury, l'emblématique et redouté patron de presse de *L'Équipe* et du *Parisien Libéré* (à partir de 1986, le titre sera amputé de Libéré), décédé dans un accident de cheval en janvier 1977, expliquait à ses collaborateurs que <sup>(1)</sup> : « *L'information ne doit pas être exacte, elle doit être énorme* ». Une grande partie de la génération qui a suivi le deuxième conflit mondial a pris à son compte cette ligne de conduite. C'est ainsi que parmi eux, on trouve Pierre-Louis Basse, journaliste à Europe1 <sup>(2)</sup> : « *Prenez le drame de Luis Ocaña (en 1971, dans le col de Menté). Il tombe, on ne sait pas tout, c'est magnifique. On n'a pas envie de tout savoir, d'aller systématiquement dans les vestiaires. Moi je combats la réalité car la réalité tue le rêve et l'engloutit* », et Jean-Marie Leblanc, ancien cycliste professionnel, ancien journaliste et directeur du Tour de France de 1989 à 2006 <sup>(3)</sup> : « *L'histoire du Tour de France a longtemps laissé place à l'imagination et à l'interprétation des journalistes de presse écrite : le vélo dans la montagne, c'est tellement épique ! Les patrons de presse en étaient tellement conscients que l'un d'entre eux ordonnait à ses reporters : 'si la légende est plus belle que l'histoire, écrivez la légende'* ».

Au final, on comprend mieux pourquoi, selon certains journalistes adeptes de cette même philosophie de romancer les faits, Bahamontes, selon eux, a abandonné sans raison valable, alors qu'en réalité c'est une intraveineuse mal négociée, formant un hématome sur l'avant-bras qui l'empêchait de tirer sur son guidon - handicap majeur pour monter les cols - et que, pour bien montrer qu'il laissait tomber la course, a jeté ses chaussures dans un ravin alors que les documents d'époque montrent bien qu'il s'est ... assis dessus. Morceaux choisis concernant cet abandon spectaculaire.

#### **1957 – Anonyme – Piqué au vif (et au bras), Bahamontes abandonne le Tour**

Texte d'un journaliste anonyme : « 6 juillet – Pas content ce matin, le Señor Federico Bahamontes. La veille, il a été rejoint au classement général par son compatriote Jesus Loroño, son rival le plus haï. Il est furieux, indigné (ils verront bien aujourd'hui !). On quitte Besançon pour Thonon-les-Bains. Ce qu'il ne dit pas, c'est que son directeur sportif, Luis Puig, lui a fait une piqûre intraveineuse (acte chirurgical réservé aux seuls praticiens en France). Une piqûre de quoi ? Pour quoi ? l'allure est très vive. Le soleil très chaud. En entrant dans la vallée du Doubs, *Baha* attaque avec furia. Très rapidement il se détache, espérant reprendre du terrain à Jesus Loroño, à Jean Forestier aussi, le maillot jaune. Déception, le premier coureur qui revient sur lui est précisément Forestier et Loroño n'est pas loin derrière. Il est écœuré, *Baha* ! La piqûre intraveineuse, mal exécutée, a provoqué un hématome, rapidement enflammé. Son bras lui fait mal, il le replie sur ses reins, tenant son guidon d'une main. Il est bien mal en point, le grimpeur ailé ! Il pense : si Loroño allait le battre ? Hein, qu'en dirait-on en Espagne... le mieux est de tout planter là. Ce qu'il fait au kilomètre 77, à Pont de la chaux. Il s'effondre dans l'herbe, sous un arbre et voit fuir le dernier maillot. Federico a abandonné ! Ça court toute la caravane. Comme une nuée de mouches, journalistes, photographes, officiels s'agglutinent autour de lui. Ses deux coéquipiers, Carmelo Morales et Antonio Ferraz, l'empoignent, veulent le remettre en selle. Non, non hurle *Baha*, il grimace, il pleure, prêt à se battre. Pour son directeur sportif, Luis Puig, il a l'œil noir du taureau. En le voyant, Federico se prépare à la grande scène. D'abord, il se déchausse (peut-on pédaler sans chaussures ?), et il attend :

<sup>(1)</sup> in « Emilien Amaury » par Guy Vadepiéd. – Paris, éd. le Cherche Midi, 2009. – 561 p (p 319)

<sup>(2)</sup> *L'Équipe*, 25.10.2007

<sup>(3)</sup> in « Le Tour de France, 100 ans de passion » par Eric Delanzy. – Boulogne (92), Timée éditions, 2003. – 240 p (p 4)

- Lève-toi Federico
- Non, j'abandonne.
- Pourquoi ?
- Pour mon bras, pour Loroño, pour vous, je vous ai tous assez vus.

On parle en espagnol. Avec des modulations très douces, puis des borborygmes, des éclats rugueux, acérés. Puig veut lever Baha en le prenant sous les aisselles. « Ne me touche pas fils de... » Puis il pleure encore, gesticule. Il lève le poing sur le chauffeur de Puig qui a voulu le rechausser, reprend ses godasses, s'assoit dessus. Il manœuvre pour s'éloigner de la route, de son goudron surchauffé en se glissant sur les fesses. Il gagne du temps, fait le grand énervé, scrutant sournoisement le bout de la route...

Son œil s'éclaire soudain comme celui d'un vieil aigle : il a vu la voiture balai. Son front têtu, barré de plis, redevient lisse et serein. Puig s'étonne en lançant une horrible injure. Jacques Goddet fait la moue et s'en retourne, sous son casque de liège, vers sa bagnole rouge de général et sa cour en blouse bleue. Federico songe maintenant à ce qu'on dira de lui demain. Ce qu'on écrira sur « L'aigle de Tolède ». Tolède, l'Espagne, l'aigle. Il voit un tas de gosses, haves, mal vêtus, guettant un quignon de pain, la pauvreté, la misère, celle qu'il a connue. L'Aigle de Tolède... Il sourit, amer : « On en écrit, des choses ».

[Sport-Mondial, 1957, n° 22, décembre, pp 39-40]

### **1957 - André Chassaignon (Fra) : ôte ses chaussures et les cache sous ses fesses**

Texte du journaliste sportif du *Miroir des Sports* : « Federico Bahamontes est déjà entré dans la grande légende du Tour. Le "coup des chaussures" restera célèbre.

Pour ne pas être contraint à repartir malgré lui – car tous les Espagnols le suppliaient au nom de sa mère, de sa femme, de l'Espagne et du général Franco – Bahamontes n'a rien trouvé de mieux que d'ôter ses chaussures et de les cacher sous ses fesses, puisqu'il était assis dans l'herbe et dans l'attitude du désespoir et de la prostration. Tout le monde essayait de récupérer les maudites chaussures et tirait dessus. Bahamontes se faisait plus lourd pour qu'on ne pût les prendre et, si l'on y parvenait en le bousculant un peu – car les injures commençaient de succéder aux objurgations – il les rattrapait de son bras valide, ou de l'autre, indifféremment et les mettait derechef à l'abri. Comment voulez-vous faire pédaler un cycliste sans ses chaussures. On finit par y renoncer. Et c'est pieds nus, et moralement la corde au cou, que notre lascar monta dans la voiture balai.

Il ne nous reste plus d'espoir qu'en Jesus Loroño, si nous ne voulons pas être lynchés en Espagne par un public passant sa juste colère sur nous, qui n'en pouvons mais. C'est du moins ce que certains prétendent en supposant – un peu vite – qu'on nous fera à Barcelone... une conduite de Grenoble. C'est, selon moi, insulter à la géographie et à la sportivité des foules catalanes. D'ici là, nous aurons franchi tant de montagnes et parcouru tant de kilomètres que nul ne songera plus à Bahamontes. Est-ce que vous pensez encore à Charly Gaul ? A Wout Wagtmans ? A Miguel Poblet ? Bahamontes, comme les autres, sera englouti par l'oubli. C'est, tout bien pesé, la seule grâce qu'on puisse lui souhaiter. »

[in « La gazette du Tour ».- *Le Miroir des Sports*, 1957, n° 637, 8 juillet, p 3]

### **1957 - Roger Bastide (Fra) : une piqûre intraveineuse de calcium**

Texte du journaliste sportif du *Miroir des Sports* : « Luis Puig Estève, âgé de 42 ans, tient, à Valence, dont il est originaire, un magasin d'articles de sports. Il est également professeur d'Education Physique à l'Université et délégué régional des Services de l'Education et des Loisirs. Enfin, il organise, pour le Front de la Jeunesse, association gouvernementale, le Tour cycliste de la province de Valence.

Directeur technique pour la 3<sup>e</sup> fois consécutive, Luis Puig Estève est entièrement responsable de la sélection de l'équipe espagnole du Tour de France (...)

- Parlez-nous de Bahamontes...

- C'est un très grand coureur mais sa tête ne vaut pas ses jambes. Le jour de son abandon dans Besançon-Thonon-les-Bains, il avait affirmé avant le départ "Je veux attaquer".

Nous avons lancé Benigno Aizpuru à l'avant, Jean Forestier l'a contré et... cela a été fini pour Bahamontes.

- Et cette histoire de piqûre intraveineuse ?

- Depuis trois jours, Bahamontes me harcelait. Il voulait que je lui fasse une **piqûre de calcium** pour accroître, disait-il, sa force physique.

Comme je refusais, il prétendait que je lui en voulais. Ce matin-là, à Besançon, il a insisté plus encore. Je suis allé chercher le docteur Pierre Dumas. Mais il avait déjà quitté son hôtel pour aller visiter d'autres coureurs et l'on ne savait où il se trouvait exactement. Je suis revenu. L'heure du départ approchait. Pour ne pas affecter davantage le moral de Bahamontes, pour ne pas qu'il puisse prétendre par la suite que je lui avais refusé mon assistance, je me suis décidé à lui faire une piquûre de calcium. Je dois préciser que je suis, en Espagne, auxiliaire médical. Je serais docteur aujourd'hui sans la guerre d'Espagne qui interrompit mes études. J'ajoute que la dose de calcium était absolument inoffensive. Mais Bahamontes était profondément nerveux et inquiet. Cela s'est passé dans la chambre d'Antonio Suarez qui pourrait en témoigner. Au moment où la pointe de l'aiguille entra en contact avec son bras, Bahamontes affirma qu'il sentait déjà dans sa bouche la chaleur de l'injection ! Non, il n'avait plus le contrôle de ses nerfs. En réalité, c'est la remontée de Jesus Loroño qui l'inquiétait et il commençait à préparer sa sortie ».

Luis Puig est apparemment sincère. On ne voit pas la nécessité, pour un directeur technique, d'emporter avec soi une seringue à injection, mais un auxiliaire médical peut penser après tout à l'éventualité du cas d'urgence. »

[*Le Miroir des Sports*, 1957, n° 641, 17 juillet, pp 12-13]

### **1960 - Jacques Marchand (Fra) : « Un abandon rocambolesque »**

Texte du journaliste Jacques Marchand : « Mr Del Gaz, le président de la Fédération espagnole de cyclisme avoue que le cyclisme espagnol (encore empirique) a été débordé par la victoire de Federico Bahamontes dans le Tour et que Federico lui-même, fantasque, capricieux, n'était pas préparé à un tel bonheur. Il a toujours été un champion instable et si le président Del Caz ne l'avait pas déjà protégé, il aurait été exclu de l'équipe d'Espagne depuis 1957, en conséquence de son abandon dans le Tour dans des conditions rocambolesques après avoir accusé son directeur technique Luis Puig de lui avoir mal fait une piquûre. »

[*Sport et Vie*, 1960, n° 50, juillet, p 80]

### **1972 - Pierre Chany (Fra) : comme Charly Gaul**

Texte du journaliste de *L'Équipe* : « Le Castillan Federico Bahamontes n'a pas été épargné. Son effondrement, en 1957, fut aussi dramatique que celui du Charly Gaul. Son directeur, *el señor* Luis Puig, tenta de le remettre en selle par tous les moyens.

En vain. Il se montra tour à tour suave et menaçant, mais que pouvait ses prières et ses imprécations contre la force d'inertie ? A bout d'arguments, Luis Puig donna dans le sublime :

- *Si tu ne repars pas pour moi, fais-le pour Franco !*

Sans plus de succès...

Federico estima sans doute, pour autant qu'il fût encore en mesure de penser, que par cette **canicule** et ces kilomètres sans boire, le « Caudillo » était trop lourd dans le sac ! D'ailleurs, il enleva ses chaussures et s'assit dessus ! Il resta ainsi un long moment prostré dans l'herbe au bord de la route, offrant le spectacle pitoyable d'un Grand d'Espagne transformé en va-nu-pieds. »

[in « Le Tour de France » .- Paris, éd. Plon, 1972 .- 428 p (pp 251-252)]

### **1988 - Robert Janssens (Bel) : « Jeta ses souliers dans le ravin »**

Texte du journaliste au *Het Laatste Nieuws* : « L'Espagnol Federico Bahamontes était un fantaisiste, un comédien-né, une véritable "star", capable de signer de grands numéros, tant en course qu'à l'extérieur. Il **jeta un jour ses souliers dans un ravin**, signifiant ainsi qu'il comptait abandonner et que personne ne parviendrait à le faire changer d'avis. »

[in « Le Tour, fleurs et pleurs » .- Anvers (BEL), Amsterdam (HOL), éd. Hélios, 1988 .- 231 p (p 87)]

### **1993 - Robert Ichah (Fra) et Jean Bouilly (Fra) : « Moi, il a mal au ventre ! »**

Texte des journalistes sportifs : « Cette attitude amusante, certes, mais passablement irresponsable, Federico en a encore accentué le côté surréaliste dans le Tour 1957, dont il paraissait devoir être un personnage en vue après sa belle quatrième place de l'année précédente. De plus, une température torride règne, ce qui devrait avantager notre hidalgo, que le froid et la pluie ont tendance à perturber. Jusqu'à l'étape Besançon-Thonon-les-Bains, rien de bien saillant à signaler, sinon que Federico a du mal à suivre le mouvement emballé qu'imprime à la

course la jeune équipe de France, dont Jacques Anquetil est le chef de file. Mais comme la montagne n'est pas loin, le sentiment général est que l'Espagnol va, enfin, reprendre des couleurs. Or, loin d'apprécier les retrouvailles avec les cols qu'il a l'habitude de domestiquer, Federico arbore une mine décomposée. Il se plaint : « *Moi, il mal au ventre !* »

Dans le Tour, les embarras gastriques sont, si l'on peut dire, monnaie courante. Mais, dans l'attitude de Federico, quelque chose dérange. Il ne donne pas l'impression d'être spécialement malade. Il insiste lourdement alors qu'il a l'apparence de quelqu'un qui est en bonne santé. On a surtout le sentiment qu'il a une envie folle de rentrer chez lui. Pour des raisons que l'on ne connaît pas, mais probablement impérieuses, il a déjà pris la décision de se retirer du Tour qu'il pouvait gagner.

Cette décision est irrévocable. Federico subit un siège en règle. De la part de ses équipiers fort déçus de voir une source de revenus s'envoler (le meilleur grimpeur reçoit un joli prix et le gain de deux ou trois étapes offre d'agréables perspectives financières, que l'abandon du néo-Castillan ruinerait totalement). De la part du directeur sportif, qui en appelle à la fierté espagnole censée animer ce bon patriote qu'est nécessairement Bahamontes. L'histoire ne révèle pas si le technicien n'a pas évoqué la grosse colère éventuelle du maréchal Franco, un militaire de haut rang qui n'a aucune indulgence pour les déserteurs. De la part des organisateurs, qui comptaient assister à un duel sans merci entre Gaul et Bahamontes, ce qui aurait fait monter la fièvre et les tirages. Rien n'y fait. Federico écoute, le visage fermé, le front plissé. Pour toute réponse, il répète inlassablement : « *Moi, il a mal au ventre.* » Et pour être sûr que l'on ne le hissera pas de force sur sa bicyclette, « l'Aigle de Tolède » s'empare de sa paire de chaussures de sport et la balance dans un ravin à proximité. Consternés et impuissants, ceux qui ont tenté de le dissuader sont désormais certains que l'irréparable va se produire. Ce sont eux qui, maintenant, ont réellement mal au ventre. En effet, Federico ôte l'épingle qui retient son dossard. Cette fois, l'abandon est certain. Aujourd'hui encore, l'historien s'interroge sur les raisons profondes qui ont poussé Federico Bahamontes à renoncer au Tour cette année-là, à ce moment précis. Evidemment, à distance, son mal au ventre prend des proportions dantesques. Ceux qui ont été les témoins de la scène conservent la conviction que, s'il l'avait voulu, Federico Bahamontes aurait pu repartir. Mais il ne le voulait pas. »

[« Les grands vainqueurs du Tour de France ». – Paris, éd. Criterion, 1992. – 362 p (pp 249-251)]

### **2003 - José-Alain Fralon (Fra) : « *Jeta ses souliers dans le fossé* »**

Texte du journaliste du quotidien *Le Monde* : « On se souvient aussi de son abandon spectaculaire en 1957. Il en a assez. Alors, il met pied à terre et enlève ses souliers pour bien montrer sa détermination. Luis Puig, le directeur technique de l'équipe d'Espagne, tente de le convaincre de remonter sur son vélo.

« *Repars, Federico !*

- *Non !*

- *Pour tes équipiers !*

- *Non !* »

Après avoir invoqué, dit-on, l'épouse chérie, la mère adorée, l'Espagne éternelle, Puig tente sa dernière carte :

- *Repars, Federico, pour le général Franco !*

- *Mierda !* »

Ainsi fut (paraît-il) dit, et pour en finir vraiment, Federico le magnifique **jeta ses souliers dans le fossé.** »

[Fralon J.A. - Gaul-Bahamontes : des anges et des aigles .- *Le Monde*, 04.07.2003]

### **2007 – Christian Laborde (Fra) : « *Une intraveineuse ratée... l'empêche de tenir son guidon* »**

Texte du romancier qui, pour une fois, est proche des faits : « Fantasque, fantastique, Federico qui va, qui vient, s'envole et tout à coup se casse en wagon de troisième classe. Federico est assis sur sa valise sur le quai de la gare de Thonon-les-Bains. Nous sommes le samedi 6 juillet 1957. La veille, durant l'étape Besançon-Thonon-les-Bains où l'attendaient des cols qui l'auraient vu triompher, il avait eu soudain envie de s'asseoir. Il s'assied, sur le bas-côté, au beau milieu de la nappe qui accueille une famille de supporters de l'équipe de France et leur pique-nique. Il est

assis, Fédé, son vélo près de lui. A-t-il envie, comme au sommet du col de Romeyère, d'une glace à la vanille ? Ou d'une portion de tarte aux pommes ? Ou d'un verre de vin que le patron ou la patronne de cette buvette de fortune ne manquent pas de lui proposer ? Non, Fédé n'a envie de rien, merci, seulement de s'asseoir, puis de monter dans la voiture-balai. Fédé, il abandonne. Les minutes n'ayant plus d'importance, les secondes ne comptant plus que pour du beurre, il enlève sa montre. Il retire également ses chaussures. Le chauffeur de Luis Puig, le directeur sportif de l'équipe espagnole, tente de les lui remettre de force. En vain, Fédé lui arrache les chaussures des mains, les loge sous ses fesses. Fédé, il abandonne. Deux de ses équipiers maintenant l'entourent, Antonio Ferraz, qui porte le maillot de champion d'Espagne et Carmelo Morales. Carmelo l'exhorte à remonter sur son vélo :

- « *Pour ta maman, Federico...*
- *Non !*
- *Pour ta femme...*
- *Non !*
- *Pour l'Espagne...*
- *Non !*
- *Pour Franco...*
- *Non. »*

Les suppliques de Morales, les encouragements de Ferraz, les insultes de Puig n'y changent rien : Fédé le Fada, il s'en va avec, dans le bras, cette vive douleur qui le tenaille depuis le matin, douleur consécutive à l'intraveineuse de calcium que lui a faite en s'y prenant à deux fois Luis Puig. Une douleur si vive qu'elle l'aura empêché de tenir son guidon. »

[in « Dictionnaire amoureux du Tour de France ». – Paris, éd. Plon, 2007. – 425 p (pp 65-66)]

### **2011 - Yves Perret (Fra) : « *Le corps endolori par une chute...* »**

Texte du journaliste Yves Perret du service des sports du *Dauphiné-Libéré* : « Il avait quitté le Tour dans la première étape alpestre, entre Besançon et Thonon-les-Bains, **le corps endolori par une chute**, complètement à la dérive, au bord de la crise de nerf. Les observateurs laissèrent entendre alors qu'il n'avait pas pu aller plus loin parce que son rival Jesus Lorono le précédait au classement et que son orgueil était profondément écorné. »

[in « La grande histoire du Tour de France. 1958. Gaul, ce grimpeur mythique. – Boulogne-Billancourt, éd. L'Equipe/Cobra, 2011. – 60 p (p 16)]